

Un lieu pour l'âme

L'anima non esiste ma forse esistono i suoi luoghi

L'âme n'existe pas, mais peut-être que ses lieux existent

*Nuits de paix occidentale*¹

« Je m'appelle Anedda-Angioy, mes origines sont sardes et corses. Des îles, toujours des îles, depuis des générations². » Toujours des îles en effet, et ce destin insulaire irrigue l'œuvre entière d'Antonella Anedda. Il a gouverné l'écriture de ce livre, qui est née de la trouvaille de son titre, inoubliable en italien, *Isolatria*. *Isolatria*: le mot prend ensemble et enlace deux termes, *isola* et *idolatria*, pour dire une idolâtrie des îles, une « îlolâtrie », un immense besoin d'îles. Un immense besoin d'îles c'est-à-dire d'eau, de lumière, d'élans et de départs (d'entrée dans l'eau et sa clarté, d'immersion, peut-être de disparition), mais aussi de solitude, de recueillement, d'abri, de silences et de trêves.

Les îles sont partout dans les recueils d'Antonella Anedda. Avant tout la Sardaigne et l'archipel de La Maddalena, auquel est consacré le présent livre — d'où provient sa famille, et qui est le cœur de sa géographie affective. Mais aussi la

Corse, l'Angleterre, l'Irlande, le Japon. Et même le désert ou la steppe de la Russie orientale, considérés comme une autre manière pour une terre d'être une sorte d'île. Dans *Il catalogo della gioia* (2003), la poète fait d'ailleurs le tour du mot *i.s.o.l.a.*, regardant chacune des lettres qui le composent comme un petit îlot à cartographier, en poème.

Isolatria est peut-être la meilleure porte d'entrée dans l'œuvre d'Antonella Anedda, précisément parce que le livre s'en remet tout entier à cette dévotion insulaire. On n'y sortira pas des îles, du sortilège géographique et émotionnel des îles ; ou bien on en sortira par la fuite et l'effroi, car « la beauté ne protège pas de la panique, le soleil non plus » (p. 155). Et cela nous aura dit quelque chose d'essentiel à notre condition de vivants, de vivants fondamentalement exposés.



Antonella Anedda est l'une des voix majeures de la poésie italienne. Une voix de précision, d'hyper-attention au monde alentour. Une voix de bonté, libre, tenace et « sauvagement honnête³ ».

Née à Rome en 1955 d'une famille sarde, Antonella Anedda a commencé à publier en revues dans les années 1980 (*Prato pagano*, *Foreste sommerse*, *Malavoglia*). Son premier recueil, *Residenze invernali*, a paru en 1989. Elle a vite connu un succès qui l'a placée au centre de sa génération de poètes : *Notti di pace occidentale* a obtenu le Prix Montale en 2000 ;

le recueil a été partiellement traduit en français par Jean-Baptiste Para. Suivront *Il catalogo della gioia* (2003), *Dal balcone del corpo* (2007), *Salva con nome* (2012), *Historiae* (2018, récemment traduit en français par Marie Fabre et Sylvie Fabre G., le recueil vient de recevoir le Prix Max Jacob), et *Geografie* (2021). Une anthologie a été publiée en anglais sous le titre *Arcipelago* en 2014 (récompensée par le John Florio Translation Prize). La poète a reçu un doctorat *honoris causa* à la Sorbonne en 2019. Et *Tutte le poesie*, rassemblant ses recueils de vers, a paru en poche aux éditions Garzanti en 2023, faisant d'elle un véritable classique contemporain.

Le monde poétique d'Antonella Anedda est ouvert, toutes portes battantes, à une très vaste géographie. Aux poètes italiens certes : Giacomo Leopardi, Franco Fortini, Andrea Zanzotto (pour son amour du dialecte et des paysages), Amelia Rosselli. Mais aussi latins, russes, américains... Elle a pour interlocuteurs permanents Lucrèce (qui est peut-être, dans son matérialisme radical, l'auteur qui l'a le plus influencée), Ovide, Marina Tsvetaieva, Paul Celan, Emily Dickinson, Elizabeth Bishop (pour tout : pour la géographie, le voyage, l'amour des cartes, la connaissance de « L'art de perdre ») ; mais aussi, plus secrètement, Kafka, lorsqu'il demande que dans ton combat avec le monde tu veuilles bien seconder le monde. Elle a également traduit des poètes anciens ou contemporains, Anne Carson et son *Anthropology of water*, Philippe Jaccottet et ses poèmes de paysages, Zbigniew Herbert...

Antonella Anedda est aussi chercheuse, habituée des bibliothèques et éprise de l'étude. Elle a publié des essais, à la fois savants et limpides : *La vita dei dettagli* (2009), qui fait écho à sa formation initiale d'historienne de l'art, et réfléchit à ce que serait une « justice du regard⁴ », celui qui décompose le visible et sait libérer les détails, ces « îles de l'image ». Et, plus récemment, *I topi di Leopardi e le piante di Darwin* (2022), qui reprend les réflexions du doctorat en philosophie qu'elle a soutenu en 2018 à Oxford. C'est un travail très singulier, qui ménage une conversation entre Leopardi, Erasmus Darwin et son petit-fils Charles, et reçoit d'eux une leçon d'attention radicale à la nature, pleine de compassion pour la fragilité du vivant et d'ironie envers les hommes.

Antonella Anedda entretient d'ailleurs une intimité très profonde avec les choses de la nature et les sciences qui l'étudient. Géographie, géologie, botanique, zoologie irriguent son écriture. Elle s'intéresse aux formes de la Terre, à la fabrication des sols et des frontières, aux fossiles, aux pierres, aux amours des plantes, à l'obstination de la vie... Elle en conclut (comme Lucrèce, et comme Darwin) à un anti-anthropocentrisme tout à fait calme : incréés, terrestres parmi d'autres, nous sommes inessentiels, hasardeux, nous ne sommes pas nécessaires à la nature, le monde existe sans nous.

Ce n'est que regardée comme ça que la vie nous apaise, ne pas avoir été créés nous fait passer de l'idée du geste soudain d'un esprit créateur au bercement lent des très vastes ères.

Au lieu de l'alerte la patience, au lieu du dessein, le hasard.
(p. 146)

Mais sa poésie est aussi tournée vers l'histoire et l'actualité. Elle est l'une des rares poètes à avoir livré, avec *Notti di pace occidentale*, un recueil de poèmes de guerre dans une Europe qui se croyait en paix (et s'obstine encore à se croire en paix). Sur les terres de La Maddalena, comme partout, elle observe les reflux de la violence historique dans le présent, les conflits, les relégations, elle entend la présence des batailles et des morts, et semble prévoir les guerres qui reviendront.

Il y a seulement des lieux, ceux d'une île
d'où l'on peut scruter le Continent
— l'orient — ses guerres
la poussière qu'elles jettent⁵

Cette œuvre est enfin puissamment domestique, penchée sur le quotidien, avec ses lenteurs parfois bienfaisantes, ses tendresses, ses espaces : la fenêtre, la cuisine, la chambre, l'ordre de la maison, les petits reliquaires personnels, les photographies familiales ; et même l'écran, si présent désormais, où suivre le monde et, à nouveau, le laisser entrer⁶... Depuis ces observatoires ordinaires, souvent au petit jour, Antonella Anedda semble capter les merveilles et les terreurs de la lumière, des sons, des voix, et pénétrer l'intérieur des choses comme on entrerait dans l'eau.

•

En Sardaigne il n'y a que des îles arpente l'ensemble de l'archipel de La Maddalena, au grand air de la marche. Cet archipel est situé au nord-est de la Sardaigne et au sud-est de la Corse. C'est une forêt d'îles, que Pline appelait *Insulae cuniculariae*, à cause des lapins qui le peuplaient. Il est composé d'une grande île qui lui donne son nom (en souvenir de Marie-Madeleine, qui y aurait fait halte dans sa fuite vers Marseille après la mort du Christ) et d'une soixantaine d'îles, de rochers et d'îlots, froissés, déchiquetés, dispersés et rassemblés par le hasard comme une collection de petites bêtes :

Santo Stefano est un gecko hissé sur ses pattes arrière, un petit iguane, Barretti et Barrettiini deux mouches de pierre, Spargi une araignée, et les trois îles les plus lointaines, Santa Maria, Razzoli et Budelli une étoile de mer aux pointes effrangées, qui peut aussi faire penser à une anémone. Un archipel de bestioles sans histoire ni mémoire, privé de tout (p. 44).

« Sans histoire », sinon celle des guerres humaines qui l'ont périodiquement visité, et le laissent par endroits hérissé de souvenirs militaires : deux forts, une tour de garde, un arsenal. Napoléon Bonaparte y a combattu les troupes sardes à l'hiver 1793. L'île de Caprera a accueilli Garibaldi pendant son exil. Et celle de Santo Stefano a longtemps servi de base aux sous-marins américains.

La Maddalena est un espace à la fois splendide et éprouvant, agité, sans repos. La couleur de ses eaux est stupéfiante,

1. Approche

Première leçon des îles: tu ne peux pas t'en aller à pied. Eau, air, vent, vagues, cordes, gréements, bollards. Il faut prendre un bateau ou un avion. Faire le tour, courir en rond comme les chiens. Tu te sens protégée, mais en même temps exposée, au maximum. Ceinturée par l'eau, cet élément instable, l'île réunit les forces opposées de l'abri et de la menace. Elle respire avec le temps qu'il fait, désorientée en permanence par les nuages, les oiseaux, les navires qu'une tempête soudaine risque de fracasser sur les rochers, et qui n'accostent au port qu'après de longues manœuvres.

La contrainte imposée à l'espace le dilate, l'ouvre grand aux quatre points cardinaux, nous fait rêver en permanence à ce qu'il y a derrière la mer. Depuis une île on imagine les continents, les terres qui s'étendent et qu'on pourrait parcourir. La contrainte augmente le désir de la distance. Depuis une île le Continent apparaît comme le salut, le sauvetage. On touche terre, pour de bon, une ample terre qui n'a pas connu les glissements ou la séparation, qui a résisté. Qui ne s'est pas déchiquetée.

C'est ce que j'éprouvais quand je prenais le ferry de Douvres à Calais et que j'arrivais en France. De là, pour

un peu, j'aurais pu aller n'importe où juste avec mes pieds : marcher vers Saint-Jacques de Compostelle et jusqu'au Cap Finisterre, descendre en Andalousie, remonter en Bretagne, à l'Est rejoindre la Russie et puis, comme je me l'imaginais, pousser vers la Mongolie, le Tibet, la Chine.

Apprendre le paysage d'une île, c'est sentir se briser toute habitude. L'horizon est redéfini en permanence, à chaque fois le corps doit se moduler sur un temps et un espace sans certitudes. À chaque fois on est à la merci d'éléments différents, de conditions différentes. Certains mots qui servent à parler météo peuvent d'ailleurs s'appliquer aux états d'âme : calme, agité, serein. Ce que l'on apprend, ce sont des solitudes et, à travers le vent, une certaine modestie. Le vent nous dit que nous sommes instables, qu'une rafale suffit à nous démonter, et que nous ne sommes au centre de rien.

Le désir de l'île est proportionnel à l'angoisse qu'elle produit. C'est une enceinte. Tu t'y sens ou bien protégée, ou bien à portée de coups. Je sais bien que, quand on est à l'abri sur le Continent, on pourrait donner sa vie pour ces lambeaux de roche en pleine mer ; mais quand on arrive, surtout après une nuit de tempête, on ne pense qu'à la façon dont on pourra repartir. L'île dit la vérité, elle dit que tu reviens, mais que ton lieu n'est ancré à rien et que pour fuir tu devras ou plonger dans l'eau ou t'envoler dans les airs.

« Rêver des îles, écrit Deleuze, avec angoisse ou joie peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu. » Cette solitude qu'ont

en commun les habitants des îles est inséparable de la perte, du fait de se perdre. L'ironie c'est que sur l'île, aussi perdu qu'on soit, on se retrouve, on est perdu pour les autres mais on ne se perd pas soi-même, on est là, on reste. Tu voudrais te cacher ? Il te faudra aller toujours plus loin à l'intérieur, chercher un maquis, une forêt, une caverne ; c'est l'horizon que tu as perdu.

Je relis ces mots, deux ans après, et je m'aperçois qu'ils ne suffisent pas à dire les îles auxquelles ce livre est consacré. Ils les figurent seulement, comme ces marines flamandes où la bourrasque et les bateaux restent immobiles. La Maddalena, et son archipel, a continué à m'échapper jusqu'à ce que je me décide à regarder, photographier, reparcourir ses plages et ses rues, jusqu'à ce que, même de loin, j'y repense pour de bon, à neuf. Alors, comme cela arrive dans les matins très clairs, elle est apparue.

Rien de plus honnête qu'un compte rendu de voyage. C'est un peu comme une traduction technique. On traduit le lieu, pour que quelqu'un d'autre puisse s'y orienter, et se serve de ces mots pour trouver ce qu'il lui faut. Même l'ennui y a sa part. Il n'y a pas de trame à inventer, pas de personnages mémorables. Quand il en vient ce ne sont que des figurants — et au fond, c'est notre réalité véritable, à tous. Il y a des regards, des pas, des souvenirs. On parcourt des rues déjà connues ou on en emprunte d'autres, mais tout reste bien ancré au sol. Le voyage se suffit à lui-même, et laisse celle ou

celui qui l'accomplit suffisamment changé pour balayer toute arrogance. Voyager nous enseigne, en tout cas m'enseigne, à moi, qu'on ne sait rien, qu'on comprend peu, et qu'il y aura toujours à apprendre.

La traversée depuis le Continent jusqu'à la Sardaigne continue à m'émouvoir autant que lorsqu'elle était plus longue, et moi plus jeune.

Même maintenant, le temps des bateaux est plus lent que le temps tellement contracté des avions, pareil à celui d'une anesthésie générale. On s'endort, et on se réveille à New York ou à Séoul, exactement comme on s'endormirait dans une opération pour se réveiller avec un corps modifié. Le bateau en revanche autorise le demi-sommeil; et c'est précisément pour ça — surtout si la mer est agitée — qu'il nous oblige à prendre conscience des secousses qui constituent notre réalité, une réalité à la merci de l'univers, pas du tout immobile comme on voudrait le croire.

Quand la mer est calme, rien n'égale le glissement du métal sur l'eau, et ce bruit de plongée puis de remontée. Quant le port disparaît il y a seulement le ciel et la mer, renversés l'un sur l'autre.

Désormais, avec les bateaux rapides, on part du Continent à l'heure du déjeuner et on arrive sur la côte sarde avant sept heures du soir; mais pour rejoindre La Maddalena depuis Rome, il faut à peu près dix ou onze heures — y compris le trajet Rome-Civitavecchia, puis Olbia-Palau, et pour finir, avec un autre ferry, Palau-La Maddalena. C'est un long

voyage, fragmenté et malcommode, surtout s'il fait chaud et qu'on a des bagages et des enfants. C'est peut-être pour ça que, même si je suis allée dans des lieux beaucoup plus lointains, à mes yeux cette traversée est un vrai voyage, lié à un adieu, à un détachement, à un sillage qui fait sentir, dans un mélange d'exaltation et d'égarement, le *large* : l'aller au large, l'être au large.

La transparence de l'eau dans les ports sardes donne soif. Une soif de plonger et de nager. L'instinct, alors : se jeter la tête la première, boire le vert et le bleu, respirer les algues, sentir l'onde provoquée dans l'oreille par le plongeon. Dans cette descente, le « je » devient ce qu'il est, quelque chose de sans importance, il se tient seul dans la chandelle du corps. J'ai des images — je ne sais pas s'il s'agit vraiment de souvenirs — de plongeurs (peut-être même qu'ils étaient interdits à l'époque) dans les eaux du port : on prenait son élan sur le môle puis, en se bouchant le nez, on repliait les jambes comme des grenouilles, et on tombait droit dans la mer. Je me rappelle, ou je crois me rappeler, le bruit sourd de la chute, et la dureté des vagues couleur d'ardoise, contre le corps.

Aujourd'hui, la mer est moins agitée que prévu. Je dors dans un transat sur le pont, je rêve à un passé lointain qui s'entremêle au passé proche, je rêve d'hier et à propos de tout, et soudain, sans prévenir, l'air se teinte de menace et l'eau, qui semblait amicale, recouvre lentement la réalité. C'est l'après-midi, personne — ou si peu de gens, en général ceux qui ont des enfants — ne voyage en cabine. On entend des cris de joie

quand quelqu'un aperçoit les dauphins. La traversée proprement dite, de Civitavecchia à Olbia, dure à peu près quatre heures et demie, si la mer est bonne.

Quand nous étions petits nous prenions le paquebot pour Cagliari, le voyage commençait à quatre heures et s'achevait à neuf heures le lendemain matin. On était accueillis à bord par le capitaine, et accompagnés en cabine par des employés en livrée (les femmes en noir avec une petite coiffe blanche, comme cela se faisait en ce temps-là), et le navire tout entier ressemblait à un immeuble bourgeois des années 1960. On dînait (du moins ceux qui n'avaient pas le mal de mer, comme mon père) dans un vrai restaurant, sur des tables dressées. Pour nous le dîner était interdit, ma mère avait la nausée dès qu'elle mettait le pied sur le bateau. Elle craignait le voyage. Elle était convaincue qu'au restaurant on mangerait quelque chose qui nous rendrait malade; l'antidote, c'était un sandwich farci d'anchois, qu'on préparait à la maison. En outre, le pédiatre lui avait conseillé de nous donner un suppositoire (pour calmer la digestion) qui empêchait la nausée, oui, mais sans doute juste parce qu'il brûlait tellement qu'on oubliait tout le reste. On restait assis pour amortir ce drôle de feu... Épuisés, on s'endormait d'un coup, tombant tout habillés sur la couchette, et ce n'est que le matin, réveillés par les bruits de l'accostage, que l'on avait conscience d'être sains et saufs. On pouvait monter sur le pont, et voir la ville. C'était un beau moment. On regardait le petit remorqueur qui traînait le gros bateau vers le môle et le port, disgracieux, animé, avec

ses trains prêts à partir, les voies à côté des arcades. Cagliari à l'époque était toujours marquée par les bombardements alliés, il y avait encore des maisons éventrées, et le bord de mer n'était pas aménagé comme aujourd'hui. Mais pour nous c'était le lieu des vacances, du répit, des jeux et des promenades au Jardin Public et au long du Buon Cammino, dans la partie la plus élevée de la ville. J'ai encore une photo où l'on nous voit, moi et mon frère, avancer parmi les pigeons de la Place des Martyrs, tenant la main de Micheledda, la bonne qui était au service de ma grand-mère depuis qu'adolescente elle avait été séduite puis abandonnée, enceinte d'un garçon qui était mort peu de temps après. Elle était toujours habillée de noir, avec un chignon gris hérissé de pinces en os. Elle venait de Capodisopra, c'est-à-dire de la région de Nuoro, et je crois que c'est à elle que je dois de comprendre le sarde logudorais, et de le parler un peu.

Les pigeons participaient à notre passion pour tout ce qui vole, et s'apprivoise. Une fois, je ne sais plus quelle année, nous avions pris avec nous un verdier, capturé dans la véranda de la maison où il était entré par mégarde. Il venait peut-être de sortir d'une cage, parce qu'il s'était laissé prendre sans résistance, et était entré avec docilité dans la nouvelle cage que mon frère et moi nous étions empressés d'aller acheter. Pour le transporter de Rome en Sardaigne, on l'avait mis dans une boîte à chaussures, criblée de trous pour laisser passer l'air, et solidement ficelée pour qu'elle ne s'ouvre pas. On l'avait installé à côté du lit, et comme on avait l'impression

que la mer était d'huile (c'est un marin qui l'avait dit), on s'était couchés, confiants. Mais ce n'était qu'une impression. À l'aube, la côte sarde en vue, les vagues avaient commencé à s'amplifier et à se soulever, les murs de la cabine penchaient tellement que les objets se trouvaient catapultés d'un angle à l'autre. Heureusement, ça n'a pas duré longtemps, mais en arrivant au port, nous nous sommes souvenus de Picchio (c'est comme ça qu'on avait appelé le verdier), nous avons ouvert la boîte tout doucement, craignant que la traversée l'ait tué. Il était vivant, mais il avait les plumes tout ébouriffées, trempées. Ses petits yeux noirs nous fixaient avec une haine si franche... ça nous a fait rire, et ça nous a fait honte.

La Maddalena, en ce temps-là, était seulement pour nous l'endroit où mon père était né sans y avoir jamais habité, et où ma grand-mère paternelle était née et avait vécu jusqu'à ses dix-huit ans. Nous nous figurions ces rochers comme des repaires de légions étrangères. Nous savions que depuis l'archipel il était facile de fuir vers la Corse, où « personne ne demande leurs papiers aux bandits ». J'avais neuf ans quand j'ai vu l'archipel pour la première fois. Auparavant, nous allions toujours au sud de la Sardaigne, ou sur la côte est. La rentrée des classes était en octobre, et avant d'embarquer à Cagliari on se baignait toujours une dernière fois, dans une eau qu'on ne retrouverait pas sur le Continent. Pendant des années l'arrachement à la Sardaigne, dont je ne viens pourtant pas, fut un traumatisme. Rentrer à Rome signifiait : retourner

en prison, à la maison comme à l'école. Mais aussi : porter des vêtements de fille, et obéir au règlement quasi militaire de mes grands-parents paternels. En Sardaigne en revanche, une vie plus anarchique, plus libre triomphait. À la mer, et surtout, dans la maison de campagne, je pouvais aller en pantalons et en chemisette, avec mon amie de l'époque nous nous lançions à vélo du haut d'une pente, jusqu'à la sortie du village, entre le cimetière et la tour ancienne, *il nuraghe*, qui fait la gloire du lieu. C'est moi qui tenais le guidon, et si on se faisait mal on ne disait rien, on se désinfectait en cachette : des égratignures ou des blessures nous auraient valu d'être punies pour négligence. « Vous êtes des filles ou des garçons ? » demandaient les femmes du village – « On ne sait pas encore ».

La Maddalena, comme le nord de la Sardaigne, semblait très éloignée, difficile à atteindre. Depuis Cagliari il fallait traverser toute l'île et embarquer à Palau. Les ferries n'étaient pas fréquents à l'époque. Les bateaux étaient petits, fragiles. Quelques voitures étaient harnachées avec des cordes qui paraissaient toujours sur le point de céder, ça rendait le voyage hasardeux, précaire. Pour nous, et d'après ce qu'en disait ma grand-mère, magdalénienne d'origine corse, l'île n'était pas sarde mais française, raffinée et pourtant démocratique, à la différence de la noblesse *hidalgas* de Cagliari, et des aristocrates de la Barbagia, la province de Nuoro.

Et puis mes parents ont décidé que les vacances, désormais, on les passerait à La Maddalena. Il n'y eut aucune explication, mais c'était l'époque des enlèvements en Sardaigne, et

notre famille avait la réputation (infondée mais tenace) d'être riche. Si on venait à nous kidnapper, disaient mes parents, on ne pourrait pas payer la rançon. Mon grand-père, qui avait plus de soixante-dix ans, et qui, avocat, avait défendu bon nombre de bandits, ajoutait que le code d'honneur de ceux de la Barbagia avait changé, et que maintenant ils enlevaient même les femmes et les enfants. Le soir, dès que la lumière baissait, on fermait le portail, on bloquait les deux portes de la maison avec de lourdes barres de fer, et mon grand-père chargeait son fusil. Moi aussi j'avais un fusil (en plastique), que je portais à l'épaule, et je visais les passants en croyant les intimider, les terrifier même. Il y a un petit film (de ceux que l'on faisait avec les caméras de l'époque, d'une main maladroite, les images oscillant ou se fixant obstinément sur un objet), où l'on nous voit, mon frère et moi, nous tirer dessus et tomber raides morts, à tour de rôle, dans l'herbe.

On arrive à Olbia et il y a encore de la lumière. La chaleur est tempérée par le vent, et je me sens étourdie par l'odeur de menthe sauvage, comme par l'accent des voix. La sensation ne dure qu'un moment mais elle enferme l'intuition d'une joie, des restes de promesses non tenues mais encore vives, confusément, en dépit du peu de temps qu'il me reste. Nous sommes venus sans voiture, nous prenons donc le bus qui court à travers la Gallura, en passant par San Pantaleone, frôlant les petites maisons alignées de style mauresque et les plages déjà désertes, et qui va jusqu'au port de Palau, d'où l'on prend

le ferry pour La Maddalena. Nous nous sommes trompés de ligne, ou plutôt je me suis trompée de ligne, j'ai choisi le bus au parcours le plus long. Même les chats protestent dans leur caisse ; ils ont été calmes pendant toute la traversée, en voiture ou en bus en revanche ils ont le mal des transports. La route serpente beaucoup, mais le paysage de la Gallura, surtout la partie finale, avant Palau, est d'une grande beauté : vert, étal, comme s'il voulait se reposer avant de bondir dans les falaises de Bonifacio, juste à côté. Dommage que l'architecture d'Arzachena, comme celle d'Olbia, soit si désordonnée, comme si tout avait été installé en vitesse, pour la rentabilité des affaires de la Costa Smeralda (et pas pour les Sardes). Nous laissons justement derrière nous l'embranchement qui indique « Costa Smeralda ». Ça fait des années que nous n'y sommes pas allés. C'est un endroit postiche, ce n'est pas la Sardaigne, et ça rend triste. On dirait qu'il n'y a pas eu de juste milieu entre la laideur et le simulacre de l'opulence. Je me concentre sur la couleur de la roche : elle passe en ce moment, sous l'effet de l'ombre, du rouge au violet.

Que nous soyons sur le point d'arriver à Palau, je m'en rends compte lorsque nous dépassons la route vers Porto Rafael, et son entrée discrète, entourée de lauriers roses. Les ombres se sont allongées mais ce n'est pas encore le soir. On va bientôt arriver, une grande paix descend. Même les chats ont cessé de miauler, et se sont endormis dans leur petite caisse.

Jusqu'aux années 1950 Palau était un village de bergers et les habitants de La Maddalena, fiers de leur « petit Paris »,

comme l'appelait encore ma grand-mère, le regardaient de haut. La présence de la Marine, à l'époque, n'assurait qu'un semblant de vie mondaine. Aujourd'hui en revanche Palau est un centre touristique bien organisé, qui a sa dignité. Bien que les plages y soient moins belles qu'à La Maddalena, les gens préfèrent ne passer qu'une journée sur l'île et repartir le soir, pour une sortie qui prévoit : un pique-nique à Caprera, dans l'une des zones aménagées, un moment pour nourrir les sangliers (c'est interdit), une baignade, la visite du village, et retour. D'année en année, à cause de la crise, il y a de moins en moins de touristes, et au mois de juillet désormais l'île est à moitié déserte. Les Américains sont partis. J'ai signé une pétition pour que la base de l'OTAN, implantée sur l'îlot de Santo Stefano, soit démantelée. Mais beaucoup la regrettent, parce qu'elle rapportait de l'argent, malgré le scandale du naufrage d'un sous-marin qui, selon une enquête française, contenait des déchets radioactifs. Quand la base a fermé, raconte Michela Murgia, beaucoup de personnes ont inscrit sur les murs du village : « Vous allez nous manquer ». Je pense toujours à une phrase de Machiavel au chapitre X du *Prince* : « Les hommes oublient plus facilement la mort de leur père (et en l'occurrence, la perte de leur santé), que la perte de leur patrimoine ».

Une fois arrivés à Palau, la première chose à faire est de vérifier quel est le prochain ferry, et à quelle heure il part. Il y a un laps de temps, de dix à quinze minutes, entre le moment où l'on prend les billets et celui où l'on monte à bord, qui

pour moi vaut tout le voyage. Je m'assieds sur les cordages et je regarde le bateau qui est en train d'accoster, ou qui l'a déjà fait, vide une fois de plus. Il est éclairé, parce qu'il est déjà neuf heures. Il faudra juste attendre, monter à bord, se laisser porter d'une rive à l'autre. Chaque année je savoure cette trêve, et son silence. Je sais qu'à mi-navigation le ferry éteint les lumières, et s'avance dans le vent et l'obscurité, ses passagers silencieux, comme s'ils s'étaient mis secrètement d'accord.

En général, les ferries viennent de très loin. Je rêve souvent à leur trajet, de l'Europe du Nord jusqu'à ici. Leur ventre, qui s'ouvre comme la bouche d'une baleine pour avaler et recracher les voitures, a l'air d'obéir à un mécanisme supérieur, transcendant les voyages, nous libérant du destin.

Il y a deux ans j'avais remarqué un ferry danois qui s'appelait Erik : blanc, petit, compact. Je m'imaginais son passé, les passagers d'avant, les pluies, les bourrasques, et c'est comme si leur ombre était encore là, ou, mieux, comme si ce passé avait fait corps avec le bateau et était devenu consubstantiel au pont, au salon, à la coque.

Le ferry que nous prenons aujourd'hui est neuf, c'est-à-dire qu'il a dû être acheté cette année, mais il vient d'Angleterre, il a une élégance, une retenue, visibles aux sièges en bois du bar et des salles, et culminant dans une image du phare de Sainte Catherine sur l'île de Wight : la reproduction d'une gravure couleur sépia, avec des ruines et des chênes secoués par le vent. Greffe de sublime sur une île méditerranéenne.

La lumière, ce soir, s'est adaptée au pays d'origine du bateau. Si la brume qui l'enveloppe était froide, on pourrait se croire dans un paysage écossais. Je photographie les chênes de la gravure. Mes photos n'ont aucune prétention, je les fais avec mon téléphone, mais elles font revenir très vite les souvenirs, et je suis de plus en plus convaincue qu'elles le font mieux que les mots.

Souvent j'ai filmé la mer, toujours au téléphone, juste pour revoir les couleurs passer d'un bleu presque de moisissure au vert clair, proche du blanc des plages, et au bleu clair, plus rare, qu'on trouve dans les criques sans végétation. Depuis un certain temps j'ai commencé à photographier aussi les détails du paysage alentour, mais j'oublie de mettre des légendes et il arrive que je ne sache plus à quel lieu correspondent les photos. Je les fais défiler sur mon vieux téléphone, qui date de 2010, et je m'arrête sur l'une d'elles, qui ne représente rien d'autre que l'eau. Cette eau est tellement transparente qu'elle a l'air d'être blanche, et les vaguelettes lui donnent un aspect moiré, comme si elle s'était transformée en pierre. Je la regarde et je crois me souvenir que c'était en juillet, il faisait froid comme ça arrive à La Maddalena, le mistral était fort et la mer aussi fraîche que dans l'Atlantique. Il ne devait pas y avoir beaucoup de touristes. Sur la gauche de l'image on dirait que j'ai photographié l'ombre d'une tête, mais on ne saurait dire si c'est un jeune ou un vieux, un homme ou une femme. Ce n'est qu'en regardant la photo suivante — une longue plage déjà vide, un miroir d'eau avec deux points blancs, deux cormorans —

que me revient le souvenir : on était à Caprera, et l'endroit s'appelle *Due Mari*, Deux Mers. La route, de fait, s'y amincit entre deux rubans d'eau, l'un assez large, l'autre plus étroit, avec juste quelques cailloux ; les jours sans vent, au lever et au coucher du soleil, la plage revêt l'aspect mélancolique d'un lac alpin, avec ses genévriers et ses pins particulièrement hauts. Ce soir-là, C., qui allait mourir quinze mois plus tard, s'était attardée sur les rochers puis, soudain, et bien que nous nous soyons déjà tous rhabillés et qu'il fût temps de repartir, elle était entrée dans l'eau, toute seule. Je l'avais regardée aller au large, très au large, et j'avais été soulagée de la voir revenir, frêle, jeune, ses yeux bleus un peu rougis.

Si le vent est trop fort pendant la traversée, il vaut mieux s'asseoir au bar. J'aime écouter les conversations de ceux qui font le voyage régulièrement, ce ne sont pas des touristes mais des gens du coin. J'aime imaginer leurs vies, et scruter, fouiller leurs paroles. Comme dit Jenny Holzer, plus je vieillis et moins je m'intéresse à moi-même. Je préfère les histoires des autres. J'avais trouvé très beau le film de Florian Henckel von Donnersmarck, *La Vie des autres* justement, que j'avais vu au cinéma en plein air de La Maddalena. L'acteur qui, à la fin de l'histoire, abandonne son poste privilégié d'espion de la Stasi, après avoir compris les effets de son travail sur ses victimes, est mort peu de temps après le tournage. C'est l'un des producteurs, que j'ai rencontré à La Maddalena par hasard, qui me l'a dit. Je me souviens de son visage, de sa

tête chauve, d'une expression impassible qui ne vire que dans la seconde partie du film à une tristesse contenue, entièrement superposable à son geste de retrait. C'est un film sur la possibilité de la conversion, sans tapage, sans miracles. Une conversion terrestre, de l'inhumain à l'humain, voilà tout.

Aujourd'hui il y a, installés à une petite table, à côté des baies vitrées qui donnent sur le pont, un groupe de personnes sans valises, avec des sacs et des porte-documents. Je leur bâtis des maisons, j'essaie de deviner leur métier. J'aime la fatigue des êtres humains, et leur apaisement quand la journée est terminée. En buvant ma bière j'attrape le mot « île » dans un fragment de conversation : l'une des femmes du groupe parle d'une île au milieu d'un lac où l'on amenait, pour les laisser mourir de faim, les femmes folles, ou que l'on croyait telles. Rares étaient celles qui survivaient, quand il y avait quelqu'un pour venir en barque la nuit les nourrir. Cette dame est médecin, elle travaille comme anesthésiste à l'hôpital de La Maddalena, qui se trouve juste à l'extérieur du village avant la route panoramique. De quoi parlait-elle exactement ? Je ne le saurai jamais.

Sur l'un des murs du bar, pas loin de l'image du phare de Sainte Catherine, il y a une carte avec les îles mineures qui forment l'archipel. Je remarque, pour la première fois, la forme qu'elles ont. Santo Stefano est un gecko hissé sur ses pattes arrière, un petit iguane, Barretti et Barrettini deux mouches de pierre, Spargi une araignée, et les trois îles les plus lointaines, Santa Maria, Razzoli et Budelli une étoile de

Table

7	Un lieu pour l'âme par Marielle Macé
27	En Sardaigne il n'y a que des îles
29	Approche
47	La Maddalena
69	Cala Francese
80	Villaggio Pìras
87	Caprera
91	Stagnali
94	Trinita
102	Santo Stefano
110	Calla Coticcio, dite Tahiti
119	Bonifacio: journal d'un jour
126	Église de la Trinita. Villa Webber
132	La plage des chiens
135	Porto Palma
139	La Maddalena depuis une autre île: journal d'un jour
141	Cala del Polpo

148	On ne va pas à la mer: la maison de Garibaldi
159	Spalmatore Tre, dite La Grande Côte
162	La tombe de Volonté
166	Punta Rossa: Cala Andreani, dite L'Épave
170	Cala Lunga
175	Cala Serena
177	À nouveau au Villaggio Piras
179	Budelli
183	Toucher terre